



DELPHINE POUILLE

MONSTRUOSITÉS ACIDULÉES

Texte / Alexis Jama Bieri • Photos / © Delphine Pouillé / Pages 16 et 18 : Thrums dans une serre (jardins de l'Hôtel de Ville de Mayenne) Nuit Blanche, Mayenne, 2011 Tissu, mousse polyuréthane, tuyaux d'arrosage - Dimensions variables - Production Nuit Blanche Mayenne / Page 17 : Oil Drawings #41 et #39 - 2012 - crayon, pastel gras et huile de lin sur papier 20,8 x 28,6 cm chacun / Page 19 : Thrums et Oil Drawings - Vue de l'exposition «Obrunations», galerie du Haut Pavé, Paris, janvier 2013 / Pages 20 et 21 : Cagoules pour dix #1 - 2006 - Photographie - 40 x 64 cm

Delphine Pouillé est une jeune artiste née en 1979, qui vit et travaille à Paris. Les dessins et sculptures de Delphine Pouillé créent des formes fantasmagoriques qui plongent le spectateur dans un univers de quasi-science-fiction, inquiétant. Ses formes, excroissances et protubérances, semblent émerger afin de générer un nouvel élément s'insinuant dans l'espace quotidien comme un parasite, une anomalie ouvrant subtilement une réflexion sur notre rapport aux choses et à leur forme, et notre rapport sensoriel à l'environnement.

Pourquoi êtes-vous devenue artiste ?

Créer des choses a toujours été la seule chose qui m'intéressait.

Avez-vous une idée précise de parcours ?

Non, j'avance au fur et à mesure des rencontres et des propositions.

Par quelles étapes passez-vous pour concevoir une œuvre ?

Pour mes sculptures suspendues par exemple, les « Thrums », je fais d'abord de nombreux croquis jusqu'à ce que j'en obtienne un qui me convienne à partir duquel je réalise un gabarit sur papier. Je le reporte sur du tissu afin de coudre un moule dans lequel j'injecte de la mousse expansive. Après séchage, certains « thrums » conservent leur membrane textile, d'autres sont détroussés, je leur retire la peau. À la base de chaque sculpture se trouve donc un dessin gonflé.

Comment sélectionnez-vous vos matériaux ?

Le tissu ou la mousse expansive, comme l'huile de lin ou les pastels gras que j'utilise pour les « Oil Drawings », mes dessins réalisés cette fois-ci non pas en amont des sculptures mais comme leur prolongement, sont des matériaux qui ont une sensualité ou quelque chose de corporel. Certains lieux dans lesquels j'ai été invitée à travailler m'ont amenée à intégrer d'autres matériaux, comme lors de la Nuit Blanche à Mayenne, où l'on m'a proposé d'investir une petite serre du XIXe siècle. C'est à cette occasion que j'ai perforé mes sculptures de tuyaux d'arrosage. Le travail est aussi devenu plus brut et hétérogène au contact de cet espace.

Vos réalisations, notamment les « Thrums » que vous évoquez, semblent vivantes, les matériaux se développent au cours de la vie de l'œuvre. Quelle place donnez-vous au hasard ?

Je ne peux pas contrôler à 100 % la manière dont va s'expanser la mousse à l'intérieur du moule textile.



C'est une vision possible des choses.

Vous intervenez sur les formes, sur les ajouts physiques, pour faire évoluer le corps vers de nouvelles capacités cognitives et motrices ?

Non, ces extensions de corps n'ont pas pour vocation de perfectionner le corps humain comme les prothèses de Stelarc par exemple. Elles le privent de certains sens, génèrent une incommunicabilité et relient les êtres au point de les plonger dans une interdépendance où il n'y a plus d'individu, où les corps deviennent objets.

Le public est-il ici, plus que spectateur, vu comme acteur, voire cobaye, comme dans le laboratoire d'un savant un peu fou ?

Le public est parfois invité à pénétrer dans ces environnements organiques où il frôle les pièces, s'y confronte, les sculptures étant suspendues à hauteur d'homme. Il entre dans un univers dans lequel il peut avoir des sensations diverses mais cela n'en fait pas pour autant un cobaye.

Quelle est votre actualité et quels sont vos projets ?

Mon exposition actuelle a lieu au Carrousel du Louvre à Paris à « Drawing Now », le salon du dessin contemporain, du 11 au 14 avril, avec la galerie La Ferronnerie. J'ai par ailleurs des projets d'exposition en cours, notamment dans le sud de la France. Ensuite, sur le plan de mes recherches, j'ai emmagasiné un grand nombre d'images géologiques lors de ma résidence à Taïwan il y a quelques mois, et j'ai très envie de commencer une nouvelle série de dessins à partir de tout cela. Je vais également poursuivre et élargir mon travail de sculpture en expérimentant de nouveaux matériaux.

L'humidité, la température ambiante, ou encore le dosage forcément approximatif de la mousse injectée influent sur la forme des sculptures et engendrent parfois certains imprévus, des transpirations, des dégoulinures, des boursouffures, des explosions... Mais au fil de mes expériences, j'ai développé une technique empirique, j'ai appris à apprivoiser ce matériau et à nourrir mon travail de ces accidents. Se laisser surprendre par le matériau, être attentif à ce qu'engendre le hasard, le dompter et le réinjecter dans le travail est progressivement devenu une part importante du processus de réalisation des pièces. La mousse expansive a quelque chose de vivant. Sa fragilité induit une évolution des sculptures. Les « Thrums » ne sont pas figés dans un état, ils mutent au fil d'un travail d'entretien ou de soin régulier qui consiste à colmater, panser, et rebosseler par le biais de greffons textiles.

Ces œuvres sont-elles, au-delà de leur beauté faite de rondeurs, destinées à nous inquiéter et nous placer dans une situation de malaise inconscient (car leur forme pourrait faire penser à des moignons, des poches d'œufs de poissons ou d'insectes, ou des cocons issus de la science-fiction peuplée d'aliens) ?

Il s'agit d'abstractions organiques, ce qui laisse un espace de projection pour le spectateur. Le mot

« Thrum » que j'ai choisi pour désigner mes sculptures suspendues va dans ce sens également. Souvent, les gens le prononcent à l'anglaise, alors qu'en fait il sonne comme « truc ». Il suggère un objet non identifiable et ouvre tout un champ de possibles, y compris celui de la science-fiction. Mais si l'on cherche à connaître le sens de ce mot, on s'aperçoit qu'il a trait au corps fragmenté ou morcelé : en français, il désigne en effet un « moignon », ou encore « jarret de bœuf ». Je ne cherche pas spécialement à engendrer un malaise chez le spectateur, mais depuis le début, mon travail se joue des contradictions. La répulsion et le monstrueux s'insinuent derrière les couleurs sucrées, les surfaces lisses et les formes rondes qui semblent parfois provenir d'un cartoon. Les objets portables par exemple, les cagoules et les bouées, qui donnent lieu à des performances ou des mises en scène photographiques et vidéos, sont a priori bienveillants avec leur couleur vive et la douceur de leur matière. Mais ils contraignent, étouffent, envahissent...

Mais ils seraient également une vision de l'évolution de l'être, de l'évolution des formes physiques, ces œuvres étant comme des cœurs du futur, avec leurs battements qu'on imagine et leur fluide vital qui circule dans de longues artères ?

delphinepouille.com



« Je ne cherche pas spécialement à engendrer un malaise chez le spectateur, mais depuis le début, mon travail se joue des contradictions. La répulsion et le monstrueux s'insinuent derrière les couleurs sucrées, les surfaces lisses et les formes rondes »



